

Rupture

18 juin 1986

Je viens de rompre avec Dieu.

Je ne l'aime plus.

En amour, on est toujours deux. Un qui s'emmerde et un qui est malheureux.

Depuis quelque temps, Dieu me semblait malheureux.

Alors, j'ai rompu.

Lent et sournois, le feu de la rupture couvait depuis longtemps.

J'ai tout fait pour l'étouffer

Mais j'étouffais.

Je sentais sans cesse sa présence oppressante au dessus de moi. Comme un vieux paparazzi collaborateur à Je suis partout, il était perpétuellement là à m'observer, surgissant dans ma vie à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

«Toc toc. - C'est le laitier? - Non, c'est Dieu. »

Allais-je tolérer plus longtemps de Dieu ce que je supportais si mal de la part du KGB ?

Et puis, je m'entendais mal avec sa famille. Je trouvais que le fils, surtout, avait mauvais genre. Je ne pense pas être bégueule mais ce côté « m'as-tu vu sur ma jolie croix dans mes nouveaux pampers », j'ai toujours pensé que cela avait desservi le prestige de l'Église. Et contribué, pour une large part, à l'abandon de l'habit sacerdotal traditionnel au profit de la soutane rase-bonbon chez les prêtres intégristes bisexuels.

Moins omniprésent, mais d'une suffisance dans ses envolées surprises, le dernier du trio, le Saint-Esprit, m'horripilait presque autant. Cette façon de vous tomber dessus à l'improviste, en plein gueuleton de Pentecôte chez mon beau-frère, quelle grossièreté !

« Coucou, courroucou, hello you happy taxpayers ! L'ai-je bien descendu ? »

De grâce, ma colombe, fous-nous la paix.

J'ai posté hier soir ma lettre de rupture.

PARIS, le ...

PD/PD (j'étais seul)

Cher Dieu,

Ne m'attends pas dimanche. Je ne viendrai pas. Je ne viendrai plus jamais le dimanche. Ni les autres jours, ni les autres nuits.

Dieu, mon grand, mon très grand, mon très haut, je ne t'aime plus.

Ce qu'il m'en coûte de te faire cet aveu, toi seul le sais. Mais tu dois bien admettre que nous ne pouvons plus continuer ainsi à nous faire du mal, toi m'espérant en vain, et moi n'y croyant plus.

J'ai tous les torts. Depuis le début de notre liaison, je t'ai trompé cent fois en cent lieux de bassesse peuplés de salopes en cuir et d'intorchables marins rouges qui me collaient à leur sueur en salissant ton nom.

A la source du mal, j'ai bu des alcools effroyables, et aspiré à gueule ouverte les volutes interdites des paradis où tu n'es pas.

Mon Dieu, mon Dieu,

Tu te souviens de ce soir de mai brûlant où nous regardions ensemble un soleil angevin mourir doucement sur la Loire. J'étais bouleversé par tant de beauté tranquille, et toi, tu m'as cru plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi que jamais, alors même que, dévoré par un désir éperdu de mort païenne, je jouissais gravement dans les bras mêmes du diable.

Dieu, tout est fini entre nous.

Pourtant, je t'ai aimé. Dès le premier jour.

Rappelle-toi. Je n'avais pas treize ans. C'était dans ta maison. Il y avait de l'or trouble aux vitraux, et cette musique de fer profonde, et la magie de ce parfum d'Orient qui n'appartient qu'à toi. Je me suis agenouillé. Tu es venu. Je t'ai reçu tout entier. Tu es entré en moi et j'ai pleuré.

Ce sont des choses qui marquent une vie. Elles sont ineffaçables.

Mais, aujourd'hui, mon Dieu, je ne t'aime plus. Je t'en prie, oublie-moi. Je suis grain de sable, et d'autres hommes t'aimeront que tu sauras aimer aux quatre coins du monde, de Beyrouth à Moscou et de Gdansk à Santiago.

Ah ! Dieu. Pardonne-moi mes offenses, mais laisse moi succomber à la tentation, donne-moi aujourd'hui mon péché quotidien, et délivre-moi du bien. Ainsi soit-il.

Veillez croire, moi pas.

Pierre Desproges

(Chroniques de la haine ordinaire)